

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'invitation au voyage : résidences pour auteurs et traducteurs à l'étranger

Jean-François Caron

Number 130, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37281ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron, J.-F. (2008). L'invitation au voyage : résidences pour auteurs et traducteurs à l'étranger. *Lettres québécoises*, (130), 15-18.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



L'invitation au voyage : résidences pour auteurs et traducteurs à l'étranger

Partir. Fermer la porte derrière soi pour avancer vers l'Autre et son ailleurs, seules muses encore debout dans le désert mythologique laissé par la postmodernité. Devenir le survenant, l'étranger. Une invitation à laquelle répondent plusieurs auteurs et traducteurs, qui fondent parfois même leur démarche d'écriture sur des programmes de résidences à l'étranger et d'échanges culturels.

UNE OUVERTURE SUR LE MONDE

*Le talent se développe dans la retraite ;
le caractère se forme dans le tumulte du monde.
(Goethe)*

La question de l'identité, au cœur de nos débats de société depuis quelques années, se pose aussi en littérature, trouvant une résonance tangible dans le vécu de nos auteurs. Le concept même de littérature nationale repose-t-il sur des bases identitaires ou répond-il plutôt à des exigences économiques et territoriales ? Existe-t-il véritablement des littératures nationales ? Quel est le lieu d'appartenance des écrivains ? Plus précisément, puisque c'est là le sujet qui nous intéressera, les auteurs s'isolent-ils lorsqu'ils s'offrent l'exil, même momentané, d'une retraite créative à l'étranger ? Sont-ils plutôt perméables à ces réalités différentes auxquelles ils s'exposent ? Le concept même de résidence à l'étranger sert-il véritablement les auteurs, les traducteurs et la littérature ? Autant de questions qui devraient trouver des pistes de réponses dans ce dossier.

UN BON CONSEIL

Si des auteurs ont depuis toujours trempé leur plume à l'encre inatmosphérique de leurs pérégrinations — la littérature est toute tissée d'exils, en particulier celle du *xx^e* siècle —, c'est avec la création du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ), en 1994, qu'on a pu voir s'institutionnaliser de telles démarches créatrices au Québec.

Le secteur de la littérature faisait figure d'enfant pauvre à cette époque, ne recevant qu'un maigre 8,7 % du budget total alloué aux programmes de bourses et de subventions. Toutefois, si la somme consacrée au secteur de la littérature semblait alors anémique, il s'agit de celui des trois volets du programme du CALQ (arts de la scène, arts visuels/arts médiatiques, littérature) qui aura été marqué par l'évolution la plus importante de ses conditions. Entre 1994 et 2006, il aura entre autres profité d'une augmentation annuelle moyenne de 12 % du nombre de bourses offertes aux auteurs.

Depuis sa création, le CALQ a développé un plan d'action internationale visant le rayonnement des artistes et des auteurs québécois à l'étranger, convaincu de l'importance des retombées de telles avancées en terre étrangère pour le développement de leur carrière. Cela s'inscrit dans l'octroi de bourses de déplacement à l'étranger ainsi que dans le développement de réseaux de résidences et dans la mise sur pied d'échanges culturels avec des partenaires hors frontières. C'est donc dans cette optique que le CALQ a cherché à consolider son réseau de studios, d'ateliers-résidences et d'échanges culturels.



ÉRIC DUPONT

PIED-À-TERRE DANS LA VILLE LUMIÈRE

À sa création, le CALQ héritait de quatre programmes d'ateliers-résidences, dont celui du Studio du Québec à Paris, institué en 1965. Cet espace de création est situé à la Cité internationale des arts de Paris, fondée la même année par Félix Brunau, Paul Léon et Eero de Snellman. On y dénombre 309 ateliers individuels, entièrement rénovés en 1995.

Véritable monument de l'échange culturel international, la Cité des arts est le lieu de convergence d'artistes et d'écrivains

provenant de près de 50 pays différents, dont le pays le plus représenté est bien sûr la France, avec ses 107 ateliers, mais aussi l'Allemagne (20), la Chine (17), la Suisse (16) et le Japon (13)¹. Les gouvernements canadiens n'y ont fondé que quatre ateliers, dont le Studio du Québec à Paris.

Selon la banque de données rendue publique par la Cité internationale des arts de Paris², près de 350 Canadiens auraient été accueillis dans l'un ou l'autre de ces quatre studios depuis sa création, parmi lesquels seulement 16 seraient des auteurs. Leur proportion varie d'une année à l'autre puisque, comme plusieurs des lieux proposés par le programme de résidence du CALQ, les studios canadiens, dont le Studio du Québec à Paris, ne sont pas offerts exclusivement aux gens de lettres. Selon Francine Royer, chargée d'affaires régionales et internationales pour le CALQ et personne-ressource pour son programme de studios et d'ateliers-résidences, cette variation dépend

de la qualité des propositions soumises : « Les studios du Québec à Paris, New York et Rome sont ouverts aux écrivains, alors ils peuvent être sélectionnés par le jury. Mais ils acceptent aussi d'autres artistes. Une autre année, selon les dossiers proposés, ils peuvent n'accueillir par exemple que des musiciens. »

**Plus précisément,
puisque c'est là le sujet qui
nous intéressera, les auteurs
s'isolent-ils lorsqu'ils s'offrent
l'exil, même momentané,
d'une retraite créative
à l'étranger ? Sont-ils plutôt
perméables à ces réalités
différentes auxquelles
ils s'exposent ?**

LES CHASSES GARDÉES LITTÉRAIRES

Si la plupart des programmes — ceux déjà mentionnés, les échanges avec l'Argentine et le Mexique, les résidences du Banff Centre ainsi que les Pépinières européennes pour jeunes artistes — sont ouverts à toutes les disciplines, il y en a toutefois qui sont des chasses gardées des arts littéraires. C'est le cas des programmes d'échange instaurés avec des partenaires de Lyon et de Bruxelles.

Le correspondant du CALQ à Lyon est l'Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation (ARALD). Il s'agit d'une entente mutuelle qui permet à des auteurs du Québec et de Lyon de vivre l'aventure d'une résidence à l'étranger. D'une durée de trois mois, elle est destinée aux écrivains et aux conteurs qui possèdent au moins deux années de pratique.

Tous les écrivains sont des exilés, volontaires ou non. (Madeleine Chapsal, Oser écrire)

TÉMOINS DE L'AILLEURS

Contrairement aux Studios du Québec, indissociables de leur adresse officielle, la résidence de Lyon n'est pas attachée à un lieu particulier. Depuis sa création en 1997, elle a déjà connu trois endroits différents, et elle pourrait être appelée à changer encore dans un avenir rapproché, à la suite des rénovations qui auraient pour conséquence une augmentation des tarifs d'hébergement. Philippe Camand, répondant pour le programme d'échange à l'ARALD, accepte la situation avec philosophie: « La résidence de Lyon, c'est d'abord une atmosphère, un état d'esprit. C'est l'accueil de l'auteur par une équipe. »

Éric Dupont (*Voleurs de sucre*, Marchand de feuilles, 2004; *La Logeuse*, Marchand de feuilles, 2006), qui a bénéficié de l'échange Québec-Lyon entre le 15 janvier et le 24 avril 2007, précise:

Il est vrai que les gens de l'ARALD sont très avenants, très accueillants. Cette histoire de ne pas avoir de lieu fixe, ça devient vraiment secondaire. Car c'est bien malgré l'ARALD. Ils n'arrivent simplement pas à trouver un partenaire qui permettrait de développer les moyens financiers pour acheter un appartement ou le louer à long terme, un peu comme on le fait pour le Rigaud³, à Montréal. Le problème, c'est que l'ARALD n'a qu'un seul programme de résidence, et c'est avec le Québec.

Pour se rallier les organismes subventionnaires locaux et le pouvoir politique de la Ville de Lyon ou de la région Rhône-Alpes, l'ARALD devrait signer des conventions avec des organismes culturels autres que le CALQ, des partenaires qui pourraient être situés ailleurs dans le monde. De telles collaborations permettraient de maximiser le taux d'occupation du logement qui plafonne actuellement à 25 % de son potentiel d'exploitation annuelle, soit trois mois.

Plus au nord, en Belgique, c'est la Maison internationale des littératures à Bruxelles, Passa Porta, qui offre son partenariat au CALQ pour un échange culturel d'une durée de deux mois. Dès sa création, le 5 octobre 2004, le principal objectif visé par Passa Porta était de développer des contacts avec l'étranger afin de devenir la plaque tournante d'un réseau littéraire international. Contrairement à plusieurs autres partenaires du CALQ, l'organisme se spécialise donc dans l'accueil des écrivains et des conteurs. Ces derniers peuvent y trouver un espace de travail et de séjour dans un environnement littéraire effervescent — expositions, lieu de rencontre, salon littéraire, ateliers d'écriture —, le tout en plein cœur de la ville de Bruxelles.



VÉRONIQUE MARCOTTE

C'est la jeune auteure et metteuse en scène Véronique Marcotte (*Dortoir des esseulés*, Les Glanures, 1999; *Les revolvers sont des choses qui arrivent*; XYZ, 2005; *Tout m'accuse*, Québec Amérique, 2008) qui fut la première à bénéficier de l'échange Québec-Bruxelles, en janvier 2005. C'est d'ailleurs baignée de ce riche environnement qu'elle a entamé son plus récent roman.

J'ai d'emblée accepté toutes les activités qui m'étaient proposées. À un moment, j'ai même reçu une quinzaine d'écrivains belges à mon appartement. J'étais la première à l'occuper, c'était tout nouveau aussi pour la Belgique... Alors il y avait des écrivains belges qui voulaient voir ce qui se passait chez eux.

Il faut dire qu'avec 94 m², la résidence belge est particulièrement vaste. À titre de comparatif, les artistes qui ont accès aux studios de la Cité internationale des arts de Paris profitent d'espaces mesurant entre 20 et 40 m².

POURQUOI ÉCRIRE AILLEURS ?

Écrire est sans doute l'art qui demande le moins de moyens. Quiconque pourrait argumenter qu'il suffit d'un crayon et d'un papier pour y arriver. Or, tous les efforts du CALQ et de ses organismes collaborateurs présupposent une valeur certaine à l'expérience des résidences à l'étranger dans l'évolution de la carrière des auteurs. Cela se vérifie-t-il? Pourquoi sentent-ils le besoin de s'exiler pour écrire?

Les objectifs visés par les auteurs divergent. Pour certains, il s'agit de vivre une retraite, d'aménager une enclave créatrice dans le flux castrant de leur quotidien. Ce fut le cas pour Éric Dupont, qui se rappelle avec satisfaction l'oasis de paix que lui a permis l'investissement de sa résidence à Lyon.

La première chose qui nous surprend quand on arrive là, c'est qu'on a, si on le veut, 24 heures par jour pour écrire. Il n'y a plus d'interruption. À moins de chercher les distractions, on ne sera pas distrait. Et ça, c'est une réalisation assez rare dans la vie d'un auteur. Parce que habituellement il faut se battre, faire des efforts spéciaux pour créer cet espace de vide propice à la création. Alors que là, il vous est servi sur un plateau d'argent.

D'autres auteurs préféreront associer leur expérience à l'idée d'une immersion. On parlera parfois du déploiement fractal de sa propre solitude, d'autres fois d'un bain de culture permettant nombre de rencontres. C'est ce qu'affirme avoir vécu Véronique Marcotte lors de sa résidence à Bruxelles.

L'idée principale de tout ça, c'est de s'apercevoir en arrivant qu'on est immergé et qu'on en a pour deux mois. Il faut absolument négocier avec la solitude. C'est carrément un prétexte au ressourcement. C'est avoir assez de temps, c'est-à-dire tout son temps, pour lire, pour se retrouver seul avec soi-même, pour voir où on en est rendu dans une carrière... C'est de faire des recherches, aussi, beaucoup de rencontres, et de faire l'observation du quotidien, ce qui est inhérent à l'écriture.

ÉCHOS DE L'EXPÉRIENCE

Au delà du vécu, lorsque la résidence est définitivement inscrite dans la mémoire, sous la rubrique des souvenirs, elle peut avoir des effets importants sur le développement de la carrière d'un auteur. D'abord et avant tout parce qu'elle permet de multiplier les rencontres avec des acteurs souvent influents de la scène littéraire,

d'ici et d'ailleurs. Le déploiement d'un tel réseau peut susciter des répercussions exponentielles, permettant la mise en œuvre d'initiatives d'envergure internationale, même longtemps après le retour. « Ce réseautage-là, il faut savoir le reconnaître, savoir en prendre avantage, soutient Éric Dupont. Il faut comprendre que, souvent, les choses fonctionnent ainsi. »

Certains auteurs ont vu s'imprégner leur expérience jusque dans la trame de leur roman. Depuis sa résidence, trois des quatre personnages de *Tout m'accuse*, dernier effort romanesque de Véronique Marcotte, sont devenus des Belges. Mais ce qu'elle aura retenu le plus de son expérience est plutôt d'ordre méthodologique :

Avant, j'écrivais une heure par jour, minimum. Je me levais très tôt, j'écrivais, puis je commençais ma journée de travail. Quand je suis revenue de la Belgique, je me suis aperçue que ces pages-là, écrites à travers le quotidien, étaient beaucoup moins intéressantes que celles écrites au cours d'une immersion. À partir de ce moment, donc depuis trois ans, je m'accorde des périodes d'écriture plutôt que des heures quotidiennes.

D'AUTRES INITIATIVES QUÉBÉCOISES

Au Québec, malgré son offre particulièrement diversifiée, le Conseil des arts et des lettres n'a pas le monopole des programmes de résidences offerts aux auteurs. Inspirées par les succès des Studios du Québec et des échanges pour écrivains, des organisations québécoises ont mis sur pied leurs propres programmes.

C'est le cas de l'Institut canadien de Québec, qui propose à un public encore plus ciblé – les auteurs ayant au moins deux œuvres littéraires éditées et vivant dans la région de Québec – une résidence d'écriture dans un studio de la Cité Internationale des arts de Paris. Ce programme est rendu possible grâce à un accord signé en 2003 entre les villes de Québec et de Paris. En septembre 2008, c'est l'écrivain et critique littéraire Guy Cloutier (*Ce tressaillement du loup*, Dumerchez, 2006 ; *L'étincelle suffit à la constellation*, le Noroît, 2007) qui s'envolera vers Paris afin d'exploiter le dialogue constructif entre l'écriture et l'espace, sous le thème de l'urbanité. Depuis 2007, l'Institut canadien offre aussi, en partenariat avec l'Agence régionale pour l'écrit et le livre en Aquitaine (ARPEL), un programme unique de résidence de création en bande dessinée qui permettra une immersion de deux mois à Bordeaux.

Au cours des dernières années, d'autres initiatives ont permis à des auteurs de vivre l'expérience d'une résidence à l'étranger. Passages d'artistes, un organisme sans but lucratif situé dans les Laurentides, a organisé régulièrement des échanges avec le Japon par l'intermédiaire de son Expo-Culture. Si l'événement n'est pas réservé aux auteurs, quelques-uns ont tout de même eu la chance de voir les cerisiers en fleur, en 2005. C'est le cas d'André Duhaime et d'André Girard, qui signaient conjointement *Marcher le silence – carnets du Japon* (Leméac, 2006) à leur retour.



GUY CLOUTIER

Si la pertinence d'une retraite, ici ou à l'étranger, ne semble pas faire de doute dans l'esprit des auteurs, il est peut-être encore plus naturel pour les traducteurs de profiter d'une résidence à l'étranger.



SUSAN OURIOU

Inspiré par le succès des résidences à l'étranger, le Camp littéraire Félix, connu pour ses ateliers d'écriture, a même pris le parti de proposer des programmes semblables, mais situés sur le territoire québécois – Sainte-Luce-sur-Mer, Notre-Dame-du-Portage, et bientôt Pohénégamook. C'est une aventure qui apporte son lot de difficultés, puisque le programme dépend, chaque année, du support du Conseil des Arts du Canada, qui lui a d'ailleurs fait défaut en 2006. Entamé en 1999 avec l'accueil d'André Brochu, le programme a depuis vu passer Christiane Frenette, Madeleine Gagnon, Louise Desjardins, Claude Beausoleil, André Major et Rachel Leclerc.

Un écrivain traduit est un écrivain en exil dans une langue étrangère. (Julien Green)

UN PONT ENTRE LES LANGUES

Si la pertinence d'une retraite, ici ou à l'étranger, ne semble pas faire de doute dans l'esprit des auteurs, il est peut-être encore plus naturel pour les traducteurs de profiter d'une résidence à l'étranger.

Forte d'être une maison plurilingue (français, néerlandais, anglais) et internationale, la Maison des littératures de Bruxelles, en dehors du cadre de l'échange Québec-Bruxelles dont il a été question plus haut, accueille des traducteurs dans ses appartements, les considérant « comme des artistes à part entière »⁴. En plus des activités qui se déroulent sur place, elle offre aux traducteurs une librairie multilingue ainsi que des ateliers de traduction.

Au Canada, la référence en ce qui a trait aux résidences pour traducteurs est le Centre international de traduction littéraire du Banff Centre⁵, créé à l'initiative de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada (ATLTC), en partenariat avec des associations sœurs aux États-Unis et au Mexique⁶. Il est aujourd'hui dirigé par Susan Ouriou, nouvelliste et romancière.

Depuis son ouverture en 2003, le Centre a priorisé l'accueil de traducteurs travaillant sur les littératures des deux Amériques. Parmi ceux-ci, huit étaient des traducteurs québécois⁷, dont trois au cours de l'été 2007 seulement. Hélène Rioux, auteure (*Traductrice de sentiments*, XYZ, 1995 ; *Le cimetière des éléphants*, XYZ, 1998 ; *Mercredi soir au Bout du monde*, XYZ, 2007) et traductrice (*Self*, de Yann Martel, XYZ, 1998 ; *La pivoine de Jade*, de Wayson Choy, XYZ, 2007), était parmi les premiers à profiter de la résidence du BILTC, en 2003. Elle a partagé cette expérience avec des collègues du Mexique, des États-Unis, de la Bulgarie, de la France et du Canada. D'une durée de trois semaines, l'expérience lui aura permis de travailler à

la traduction de *La vampira de Dakota*, un roman de la Mexicaine Margarita Peña Muñoz, qui, en contrepartie, traduisait le roman *Le cimetière des éléphants*.

C'est l'une des particularités du programme de résidence du Banff Centre de favoriser, lorsque cela est possible, un travail en collaboration serrée entre le traducteur et l'auteur de l'œuvre choisie pendant une semaine intensive, avant de laisser les traducteurs face à leurs responsabilités. Cinq auteurs québécois ont ainsi pu apporter leur soutien et leurs encouragements aux traducteurs qui s'intéressaient à leur travail : Nadine Bismuth, Yann Martel, Nicolas Dickner, Madeleine Gagnon et Larry Tremblay.

L'EFFET PAPILLON

Les effets bénéfiques d'une résidence de traduction ne sont pas qu'immédiats; ils sont considérables, complexes et se poursuivent bien au delà de la durée du séjour, touchant bien plus que les œuvres entamées pendant ces courtes fenêtres temporelles. En plus de pouvoir échanger avec les résidents venus du monde entier ainsi qu'avec des auteurs, le Banff Centre permet aux traducteurs d'avoir recours aux services des professeurs qui sont sur place et qui peuvent dispenser leurs conseils, favorisant ainsi un perfectionnement qui aura un écho certain sur leur travail subséquent. Hélène Rioux affirme avoir du mal à embrasser tous les effets positifs engendrés, qui continuent de se manifester même après cinq ans :

À la suite de ce séjour, j'ai été invitée à un colloque en traduction littéraire à Mexico. Là, j'ai rencontré un traducteur qui a décidé de s'attaquer à un autre de mes romans, Traductrice de sentiments. Puis, Magdalena Levy, la traductrice bulgare de Yann Martel, qui se trouvait à Banff en même temps que moi, a elle aussi eu un coup de cœur pour le même roman, qu'elle a traduit en bulgare un an plus tard, ce qui m'a permis d'être invitée en Bulgarie pour une tournée de promotion de trois semaines. C'est aussi à Banff que j'ai rencontré l'artiste mexicain qui a fait la couverture de mon livre à Mexico.



HÉLÈNE RIOUX

Pour les traducteurs comme pour les auteurs, les ateliers-résidences sont donc des expériences particulièrement riches qui se traduisent en occasions de recherche, d'écriture et d'expérimentation laissant des traces importantes dans leur parcours professionnel subséquent. Seuls des rencontres les plus improbables, havres de paix fertiles ou oasis rafraîchissantes, ces retraites donnent à chacun ce que la vie de tous les jours ne peut offrir : les conditions les plus propices à l'écriture. Le reste est une question d'inspiration.

1. Souscripteurs, site Internet de la Cité internationale des arts de Paris, www.citedesartsparis.net.
2. Liste des anciens résidents, banque de données fournie par la Cité internationale des arts de Paris, www.citedesartsparis.net.
3. L'édifice Le Rigaud est l'un des studios du Conseil des arts et des lettres du Québec. Situé à Montréal, il est géré par l'Union des écrivaines et des écrivains du Québec (UNEQ), partenaire naturel du CALQ au Québec.
4. Pose de la première pierre, site Internet de Passa Porta, www.passaporta.be.
5. Le sigle le plus usité est le BILTC, correspondant au nom anglais du Centre, soit le Banff International Literary Translation Centre.
6. Transmission, bulletin d'information de l'Association des traducteurs et des traductrices littéraires du Canada, vol. 26, n° 2, novembre 2007.
7. Selon Susan Ouriou, les traducteurs québécois reçus par le BILTC sont Charlotte Melançon, Nathalie Stephens, Hélène Rioux, Howard Scott, Phyllis Aronoff, Lazer Lederhendler, Geneviève Billette et Nigel Spencer.

Infocapsule

Le livre, le meilleur vendeur sur Internet

Depuis plusieurs années, on crie haut et fort que le marché Internet est appelé à connaître un essor considérable. Dans le domaine du livre, le succès impressionnant de Amazon.com est là pour le prouver, mais les consommateurs ignorent peut-être que la vente des livres en ligne occupe le premier rang des produits vendus.

C'est ce que révèle une enquête menée par la firme Nielsen Global Online International. Vingt-six mille internautes ont été consultés dans 48 marchés mondiaux. Ce marché de la vente par Internet, toujours à la hausse, est actuellement constitué de 875 millions de consommateurs. Or, l'enquête, réalisée en octobre et novembre 2007, a montré que le livre a accaparé 41 % des achats en ligne, bien en avance sur les jeux vidéo et les DVD (24 %) tout autant que sur les billets d'avion (24 %) ou sur l'achat de l'équipement électronique (23 %).

On ne s'étonnera pas que Google, avec son site sur le livre (<http://books.google.fr/>), fasse des pieds et des mains pour prendre le contrôle de l'information sur le livre. Vous faites une recherche, vous cliquez sur un vendeur Internet (Amazon.ca par exemple) et le tour est joué. Vous pouvez commander votre livre en toute sécurité pendant que Google encaisse une commission comme intermédiaire-vendeur. Rien de spectaculaire (on ne sait pas exactement le montant, il est question de quelques cents), mais si l'on multiplie les ventes par millions, cela peut signifier beaucoup d'argent.

Le pays qui a le plus grand nombre d'acheteurs de livres, avec 58 %, est la Corée du Sud, suivi de l'Allemagne (55 %), de l'Autriche et du Viêt Nam, *ex aequo* (54 %), du Brésil (51 %), de l'Égypte (49 %), de la Chine (48 %) et de l'Inde (46 %). En somme, la vente de livres est aussi importante dans les pays en émergence que dans les pays industrialisés.

Les États-Unis sont de moins grands acheteurs de livres par Internet (38 %). Ce sont plutôt les vêtements et accessoires qui y prennent la vedette sur le Web (41 %). Quant au Canada, les données n'étaient pas disponibles.